

ABEL-REMUSAT, Jean-Pierre (1829). « Sur les Chinois qui sont venus en France ». In Jean-Pierre Abel-Remusat. *Nouveaux mélanges asiatiques, ou recueil de morceaux de critique et de mémoires relatifs aux religions, aux sciences, aux coutumes, à l'histoire et à la géographie des nations orientales*. Tome premier. Paris : Schubart et Heideloff, 258-265.

On a publié en 1822 une brochure in-4 sous ce titre : *Historique de l'instruction du Chinois qui a été présenté au Roi, le 8 octobre 1821, par Mme Celliez*¹. Il eût suffi peut-être d'une simple annonce pour cet opuscule : il ne se recommande à l'attention du public, ni par son étendue, ni par son contenu, ni par sa forme. Une institutrice de Paris s'est trouvée chargée d'enseigner le français à un Chinois. Elle assure qu'elle s'est acquittée de cette tâche avec beaucoup de zèle et fort peu de succès. Elle nous apprend, par des détails minutieux, qu'elle s'est donné bien des peines, et plus assurément que cela n'était nécessaire, et elle donne à entendre qu'elle n'en a pas été convenablement dédommagée. Tout cela est assez indifférent aux lecteurs. Mais cette brochure peut toutefois être, sinon le sujet, du moins l'occasion de quelques remarques intéressantes. L'auteur prétend que son disciple, ou plutôt son héros, aurait pu devenir *un homme précieux pour la France, et unique dans l'univers* ; que l'entreprise de lui enseigner le français pouvait avoir *des conséquences du plus haut intérêt pour la science comme pour la philosophie*. Si ces assertions, et plusieurs autres qu'expliquent la qualité de l'auteur, et son intérêt d'institutrice, étaient répétées ailleurs, quelques personnes pourraient croire qu'on a en effet manqué une occasion importante de recueillir des renseignemens précieux sur la Chine, la langue, les arts, les productions de cet empire. Bien des gens supposent qu'un Chinois peut nous apprendre sur tout cela une foule de choses que nous ne savons pas ; les hommes qui cultivent la littérature chinoise ont souvent eu à rectifier cette idée. Que vous seriez heureux, leur dit-on sans cesse, s'il arrivait quelque Chinois à qui vous pussiez demander des explications et des leçons, qu'il vous fût permis de consulter et d'interroger, de faire parler et écrire à volonté. Les personnes peu instruites

¹ Blois, 1822, 20 pages in-4°.

croient qu'une telle occasion offrirait de grands avantages ; leur confiance n'est pas entièrement partagée par ceux qui connaissent la manière d'étudier des Orientaux, leur génie, et en particulier la tournure d'esprit de ceux qu'on peut naturellement s'attendre à voir venir en Europe.

De tous les Chinois que le hasard ou des circonstances singulières ont conduits en Occident, le plus instruit, et celui dont on a tiré le plus de lumières, est celui que le P. Couplet y amena en 1687. C'était un natif de Nanking, âgé de trente ans, et nommé Michel Chin-fo-tsong. C'est de lui, et à son passage à Oxford, que le célèbre Th. Hyde a tiré les notes sur les jeux des Chinois, sur leurs poids et leurs mesures, et sur quelques autres objets intéressants qu'il a fait connaître dans ses dissertations. Trente ans après on vit venir en Europe un autre Chinois nommé Hoang, et surnommé Arcadius. Il était né à Hing-hoa, dans la province de Fou-kian, le 15 novembre 1679, d'une famille de Chinois convertis ; il fut amené en France par l'évêque de Rosalie : il demeura quelque temps au séminaire des missions étrangères, et finit par se marier à Paris ². On l'attacha à la Bibliothèque du Roi pour y interpréter les livres chinois que les missionnaires y avaient déposés. Son séjour fut ce qui donna à Fréret, à Fourmont, et à d'autres savans, l'idée d'étudier le Chinois ; mais il ne leur fut pour cet objet que d'un bien faible secours. Il mourut au bout de

² La note suivante, relative à Arcadius Hoang, a été trouvée dans les papiers de Fourmont, écrite de la main de ce savant :

A. Hoange était de la province de *Fo-Hien*. Voici sa généalogie telle qu'il nous l'a laissée lui-même.

Paul Hoange, du mont de l'Aigle, fils de *Kian-khin* (Kiam-kim) Hoange, assistant impérial des provinces de *Nâne-kin* (Nân-kim) et de *Chan-ton* (An-tùm), et seigneur du mont de l'Aigle, naquit dans la ville de *Hin-houa* (Him-hoa), dans la province de *Fò-kién* (Fo-kién), le 12 février 1638 ; fut baptisé par le révérend père jésuite Antoine de Govea, Portugais, et fut marié en 1670 avec mademoiselle Apollonie la *Saule*, nommée en langue du pays *Léou-sien-yâm* (Leù-sièn-yam), fille de M. *Yâm*, surnommé *Lou-oooué* (Lû-ve), seigneur docteur de *Leôu-sièn* (Leû-sièn) et gouverneur de la ville de *Couan-sine* (Quàm-sin), dans la province de *Kiam-si*.

Arcade Hoange, interprète du roi de France, fils de *Paul Hoange*, est né dans la même ville de *Hin-Houa*, le 15 novembre 1679, et a été baptisé le 21 novembre de la même année, par le révérend père jacobin *Arcade* de... Espagnol de nation. Comme de son mariage il avait eu une petite fille qui est encore vivante, il avait ajouté (à sa généalogie) *Marie-Claude Hoange*, du mont de l'Aigle, fille de monsieur Hoange, interprète du roi, etc. ; elle est née le 4 mars 1715.

Hoange est mort le 1^{er} octobre 1716.

quelque temps (le 1^{er} octobre 1716), et laissa pour tous matériaux quatre ou cinq petits dialogues, trois ou quatre modèles de lettres, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* en chinois, le commencement de la traduction d'un petit roman ; et divers fragmens de vocabulaires. Michel et Arcadius étaient lettrés : ils vinrent en Europe dans un temps où la curiosité pour la Chine y était au plus haut degré, parce qu'on manquait des moyens de la satisfaire. Les hommes les plus habiles se firent leurs disciples, et cherchèrent à tirer d'eux toutes les connaissances possibles. Leurs efforts ne furent pas couronnés d'un grand succès. Ce qu'on apprit d'eux se réduisit à bien peu de chose. Il n'y a pas un élève du collège royal qui ne soit en état, au bout de six mois d'étude, d'en extraire cent fois plus des ouvrages chinois.

Trois Chinois qui sont venus à Paris depuis la révolution ne sauraient être mis en comparaison avec les deux premiers dont on vient de parler. Tous trois étaient des hommes illétrés, en ce sens qu'aucun d'eux n'avait obtenu même ce premier degré que les missionnaires désignent par le nom de bachelier. Tous trois pourtant avaient appris à écrire, et savaient quelques centaines de caractères. Mais une personne un peu au courant de ces études trouvait bientôt le terme de leur érudition. Tchoung-ya-san, ou Asam, jeune marchand de la ville de Nanking, qui fut pris sur un vaisseau anglais en 1800 et conduit comme prisonnier de guerre à Paris, où il fut accueilli avec une curiosité puérile, a laissé quelques papiers qu'on nous a montrés. C'est lui qui, confondant deux caractères qui se prononcent également *thang*, prenait le mot de *sucre* pour le nom de la Chine, et justifiait cette méprise en assurant que son pays était *le plus doux* de l'univers. Tchang-ya-kin, ou, comme il prononçait lui-même son nom, Agan, surnommé Tchao-fou, qu'un négociant français avait pris à son service à Canton, et qui vint à Paris à la suite de ce négociant, en 1819, était un jeune homme de 17 ans, de basse condition, parlant le patois de Canton, mais doué de quelque intelligence, et jaloux de passer pour instruit. Enfin, Kiang-hiao, ou comme l'appelle M^{me} Celliez, M. Kangao, surnommé Khe-yeou, le même qui a été amené en France par M. le capitaine Philibert, et dont on voulait faire le directeur d'une plantation de

thé à Cayenne, était, non pas *un Chinois de distinction*, comme le dit cette dame, mais un jeune homme appartenant à l'une de ces familles d'Émouy qui font le commerce à Manille. Quoiqu'il eût étudié, et qu'il sût même écrire, il ne parlait pas la langue mandarinique, et il ne savait que le patois de son pays. Il avait autrefois appris par cœur les livres de Confucius, et toutefois il ne savait pas faire usage du dictionnaire chinois de l'empereur *Kiang-hi*. Cela est d'autant moins étonnant, qu'étant sorti de la Chine à l'âge de quinze ans, il avait passé les douze années suivantes à Luçon ³. Attendre des renseignemens historiques ou littéraires d'un homme de cette espèce, c'est comme si à la Chine on voulait tirer quelques lumières sur l'histoire de France, ou la littérature grecque ou latine, de quelque Bas-Breton que le hasard aurait conduit à quinze ans à la Martinique ou à la Guadeloupe, pour y diriger une plantation de sucre, et qui ne saurait parler que le langage de Cornouailles. M^{me} Celliez assure que M. *Khan-gao* a *quelques préventions particulières*, et qu'il *soutient que le dictionnaire chinois-français n'est pas exact*. C'est à peu près comme si le Bas-Breton dont nous parlions, s'avisait de juger le *Thesaurus* d'Henri Étienne, ou celui de Forcellini, sur ce qu'on n'y reconnaît pas le pur idiome de Quimpercorentin.

Mais qu'on suppose les Chinois qui viennent nous visiter, aussi instruits qu'ils sont en général ignorans, et les objets qu'on peut espérer d'apprendre d'eux n'en seront ni beaucoup plus nombreux, ni plus importans. Il ne faut pas que ce titre de lettré en impose : il y a à la Chine, comme ailleurs, beaucoup de *lettrés* et fort peu de *savans*. Il nous viendrait un lettré, bachelier ou licencié, qu'à peine pourrait-il nous enseigner quelque chose de ce que nous nous soucions de savoir. L'ordre que les lettrés suivent dans leurs études, et le but qu'ils se proposent en s'y livrant, suffisent pour justifier cette assertion. Appliqués pendant toute

³ Le projet auquel Kiang-hiao devait concourir ayant avorté, ce jeune homme est retourné dans son pays ; mais on croit qu'il est mort en mer, avant d'arriver aux Philippines. Quelques livres chinois qu'il avait laissés à Paris ont été dispersés, dépareillés, et vendus à des amateurs qui en ont donné des prix exorbitans.

leur vie à se procurer les connaissances qui peuvent les conduire aux charges et aux emplois, leurs livres moraux sont l'objet exclusif de leurs travaux. Ils les lisent et les relisent sans cesse ; ils en approfondissent le sens, ils se mettent en état de les réciter et de les écrire de mémoire ; mais bien peu d'entre eux, à peine un sur dix mille, ont le temps de faire des excursions dans le domaine de l'histoire et de la philosophie ; comme en Europe, on trouvera mille humanistes, pour un homme qui aura les connaissances d'un bénédictin. Ceux des lettrés que des dispositions singulières ou une position favorable, mettent à portée de se livrer à des études plus intéressantes, passent pour la plupart dans les collèges littéraires, et notamment dans le corps des *Han-lin*, ou des académiciens ministres-d'état. Or, ce ne sont pas ceux-là qu'on peut s'attendre à voir visiter les *barbares d'Europe*. Et quant aux autres, que voudra-t-on leur demander, et que pourraient-ils nous apprendre ? l'histoire de leur pays ? la plupart d'entre eux la lisent à peine ; les procédés de leurs arts ? ils en dédaignent la connaissance, et la laissent aux gens de métier ; des détails sur les productions naturelles de la Chine ? il n'y a de naturalistes que les médecins, les lettrés ne savent rien au-delà des notions les plus vulgaires dans cette partie. A la vérité ils possèdent à fond *la grande Étude*, *l'Invariable Milieu*, *le Livre de l'obéissance filiale*, et les autres ouvrages moraux. Mais, grâce aux travaux des missionnaires et aux commentaires qu'ils nous ont envoyés en original, nous pouvons sur cette matière en savoir, sinon autant que les lettrés, du moins autant que nous avons intérêt d'en savoir. Le reste est utile et même indispensable aux bacheliers et aux licenciés de la Chine ; mais pour nous, qui cherchons des lumières sur l'antiquité, la géographie, l'histoire des contrées orientales de la Haute-Asie, le sens de quelques phrases obscures des livres classiques, l'interprétation de quelques passages difficiles des ouvrages qui servent de règle à l'administration politique et littéraire de l'empire, sont loin de nous offrir le même intérêt. Qu'il nous vienne un *Han-lin*, et nous le consulterons sur une centaine de points historiques que nous avons notés dans les ouvrages de Sse-ma-thsian, de Lo-pi, de

Tou-chi, de Hiu-chin, de Ma-touan-lin. Mais les Han-lin ne viennent ni à Londres ni à Paris. Ils ne vont pas même à Canton, comme on s'en aperçoit par certains endroits des livres que de doctes Européens y font imprimer de temps en temps.

Comme les réflexions que nous venons de soumettre à nos lecteurs sont susceptibles de quelques développemens ultérieurs, et qu'il est aisé de les étendre aux autres Orientaux que le hasard conduit quelquefois en Europe, nous pourrons y revenir dans une autre occasion.